

Ôoka Shôhei et Montesquieu

Michel DE BOISSIEU

Introduction

Ôoka Shôhei (1909-1988) était un fin connaisseur de la littérature française, qu'il avait choisie pour spécialité lors de ses études à l'université de Kyôto. Son mémoire de fin d'études portait sur Gide, mais sa prédilection est très vite allée au Stendhal de *La Chartreuse de Parme*, où il a trouvé son idéal littéraire. Selon lui, dans ce roman, « un mot ne désigne rigoureusement qu'une seule chose » 一つの言葉は厳密に一つの対象しか指していない¹: cette fascinante rigueur d'expression lui semble l'accomplissement de la littérature. Pourtant, quand il évoque les écrivains qui ont influencé sa façon d'écrire, il cite Montesquieu plutôt que Gide ou Stendhal :

一時『法の精神』が僕の枕頭の本であったこともあります。ジード流の思想のアクロバットに耽っていた僕には、これはいい療法でした。僕の今の所謂「合理的文体」というものはスタンダールよりはモンテスキュに負っています。¹¹

A une époque, *De l'Esprit des lois*¹¹¹ fut mon ouvrage de chevet. Pour moi qui m'adonnais sans retenue aux acrobaties intellectuelles à la manière de Gide, c'était le bon remède. Ce qu'on appelle mon « style rationnel » d'aujourd'hui doit plus à Montesquieu qu'à Stendhal.

Cette reconnaissance de dette invite à se demander en quoi consiste le « style rationnel » que revendique Ôoka et dont il dit avoir trouvé le modèle dans *l'Esprit des lois*. Ôe Kenzaburô a donné à cet égard une définition insuffisante mais très intéressante de la logique propre au style d'Ôoka :

僕はそれを日本式のミトニミックといたいんですけども、換喩的につないでいく普通のやり方ではなくて、本当に切ってしまう。つながりがたい。メタファー的に独立した幾つかの論理を提示して、しかも独立したそれらがお互いに支え合って大きい論理をつくるというのが、大岡さんの文章だった。

例えば『レイテ戦記』でも、「レイテ島の戦闘の歴史は、健忘症の日米国民に、他人の土地で儲けようとする時、どういう目に遭うかを示している。」とまずある。「それだけではなく、どんな害をその土地に及ぼすものであるかも示している。」と続いてから、「だから」「それゆえに」もなしに、「その害が結局自分の身に撥ね返ってくることを示している。死者の証言は多面的で

ある。レイテ島の土はその声を聞こうとする者には聞こえる声で、語り続けているのである。」と林に木が生えているように、独立した文章を提示していく形です。^{iv}

J'ai envie de le qualifier de métonymique à la façon japonaise, mais il ne relève pas de la manière habituelle de relier par métonymie, en vérité il coupe. Il n'est pas lié. Présentant plusieurs logiques métaphoriquement indépendantes qui se soutiennent les unes les autres, et créant ainsi une vaste logique, telles étaient les phrases d'Ôoka.

Par exemple, dans *Reite senki*, il est d'abord écrit que « l'histoire des combats sur l'île de Leyte montre aux peuples amnésiques du Japon et des Etats-Unis quel sort on rencontre quand on cherche à s'engraisser sur le territoire des autres ». Voici la suite : « ce n'est pas tout : elle montre aussi quels maux on inflige à ce territoire », et sans « c'est pourquoi » ni « par conséquent », « elle montre que ces maux reviennent finalement frapper leurs auteurs. Les témoignages des morts sont à plusieurs facettes. La terre de l'île de Leyte émet une voix qu'entendent ceux qui cherchent à le faire, et elle continue à raconter ». Comme des arbres poussent dans un bois, cette forme présente des phrases indépendantes.

Si Ôe considère comme « métonymique » la logique d'Ôoka, c'est qu'elle repose sur des phrases « indépendantes », c'est-à-dire juxtaposées et non coordonnées ou reliées par un terme de liaison. Les deux exemples qu'il en donne, « c'est pourquoi » *だから* et « par conséquent » *それゆえに*, servent à exprimer un rapport de cause à effet. En l'occurrence, ce rapport reste implicite. Il n'existe même que par l'interprétation du lecteur, puisqu'on pourrait tout aussi bien mettre en tête de la phrase, non un terme qui indique un rapport de cause à effet, mais une expression comme « plus précisément » ou « en réalité », qui servent simplement à préciser la pensée. Ôe ne le dit pas, mais en se contentant de juxtaposer la deuxième et la troisième phrase, Ôoka rend ambiguë leur relation : il semble refuser la mise en œuvre d'une franche logique de causalité.

Cela ne signifie pourtant pas qu'Ôe ait raison de conclure au caractère « métonymique » du style d'Ôoka. Il concentre en effet son attention sur la liaison des deux dernières phrases, mais néglige celle des deux premières. Elles ne sont pourtant pas simplement juxtaposées, mais reliées par l'expression « ce n'est pas tout » *それだけではなく*, qui joue ici un rôle de conjonction. L'emphase du tour négatif permet la mise en valeur de la surenchère à laquelle se livre Ôoka : « l'histoire » ne « montre » pas seulement une chose, mais encore une autre. En outre, la deuxième phrase ne se contente pas d'ajouter un élément à la première : elle opère un retournement complet par rapport à elle, en présentant les choses du point de vue des agressés et non plus des agresseurs. A la faveur de ce retournement, l'expression « ce n'est pas tout » établit donc une opposition entre les maux subis par l'une et l'autre

des parties en présence.

Tour négatif, retournement, opposition : signifiés par l'expression « ce n'est pas tout », qui relie les deux premières phrases, apparaissent ici les éléments d'une logique autre que causale, non pas « métonymique » mais explicitement formulée. Faute de mieux, on pourrait lui donner le nom générique de logique négative. La question qui se pose maintenant est double. Il s'agit de déterminer à la fois si l'exemple analysé par Ôe est représentatif du style d'Ôoka, et si le modèle a pu en être l'*Esprit des lois*. Peut-être la rationalité héritée de Montesquieu par Ôoka consiste-t-elle dans une logique de la négation. Afin de vérifier cette hypothèse, seront présentés successivement des exemples de tournures négatives, d'oppositions ou de concessions, de retournements ironiques ou paradoxaux, empruntés à chacun des deux écrivains. Pour plus de cohérence, presque toutes les citations d'Ôoka seront faites dans *Senyū* 戦友 (Compagnons d'armes) et *Kutsu no hanashi* 靴の話 (Histoire de chaussures) : ces deux courts récits de guerre ont été écrits peu avant le moment où leur auteur a reconnu sa dette envers Montesquieu^v, et ils traitent tous deux du thème de la camaraderie qui unit les soldats.

1) Tournures négatives

Dans l'*Esprit des lois*, Montesquieu fait grand usage des tournures négatives. Par exemple, à la fin du célèbre chapitre où il fait de façon détournée l'éloge de la constitution anglaise, voici ce qu'il écrit :

Ce n'est point à moi à examiner si les Anglois jouissent actuellement de cette liberté, ou non. Il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois, et je n'en cherche pas davantage.

Je ne prétends point par là ravalier les autres gouvernements, ni dire que cette liberté politique extrême doive mortifier ceux qui n'en ont qu'une modérée. Comment dirais-je cela, moi qui crois que l'excès même de la raison n'est pas toujours désirable (...) ?^{vi}

Les négations ont ici, de toute évidence, une fonction rhétorique. Dans le premier paragraphe, elles encadrent une affirmation qu'elles contribuent à mettre en évidence : « elle est établie par leurs lois ». En prévenant avec emphase l'objection qu'on pourrait lui adresser, celle de ne pas avoir mené d'enquête politique ou sociologique, Montesquieu fait ressortir l'essentiel de son propos : c'est aux « lois », c'est-à-dire à la constitution d'un pays qu'on peut apprécier son degré de liberté, beaucoup plus qu'à l'examen de sa situation actuelle. Dans le second paragraphe, les négations ont presque valeur d'antiphrases. Sous prétexte de nier la supériorité de la constitution anglaise, Montesquieu condense en une formule saisissante toute sa réflexion : comparée à celle des autres nations, la liberté dont jouit l'Angleterre grâce à ses lois semble « extrême ». Ce mot donne toute la mesure de l'avance

prise par les Anglais. Il met une grandiose touche finale à leur éloge, alors même que Montesquieu ne voulait le faire.

A peine quinze lignes plus bas, un autre chapitre commence par une série de négations :

Les anciens ne connoissoient point le gouvernement fondé sur un corps de noblesse, et encore moins le gouvernement fondé sur un corps législatif formé par les représentants d'une nation. Les républiques de Grèce et d'Italie étoient des villes qui avoient chacune leur gouvernement (...) Avant que les Romains eussent engloutis toutes les républiques, il n'y avoit presque point de roi nulle part, en Italie, Gaule, Espagne, Allemagne ; tout cela étoit de petits peuples (...) Il n'y avoit donc point d'exemple de députés de villes, ni d'assemblées d'Etats ; il falloit aller jusqu'en Perse pour trouver le gouvernement d'un seul.^{vii}

Dans ce paragraphe aussi, la fonction rhétorique des négations est évidente. Chacune précède une affirmation qu'elle met en relief. La répétition amplifie encore l'emphase du procédé, puisque la même structure revient trois fois : « Les anciens ne connoissoient point / Les républiques étoient » ; « il n'y avoit presque point / tout cela étoit » ; « Il n'y avoit donc point / il falloit ». Le rôle des tournures négatives est ainsi d'établir un contraste entre les systèmes politiques modernes et ceux de l'antiquité. Grâce à ce contraste, Montesquieu espère donner à ses contemporains une idée claire des anciennes lois.

Que les exemples précédents aient été relevés dans deux pages consécutives de l'ouvrage peut donner une idée de leur fréquence : les négations sont l'un des moyens privilégiés de la rhétorique de Montesquieu, qui s'en sert de façon emphatique, pour mettre en valeur ses idées.

Une telle utilisation des tournures négatives n'est pas rare chez Ôoka, même s'il en use de façon moins systématique que Montesquieu. Après avoir tracé un portrait peu flatteur de quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes, il conclut de la manière suivante :

こう書いて来ると、遺憾ながらわがミンドロの将校や補充兵がただ軍人として劣るばかりでなく、人間としても甚だ愛すべき存在でなかったことを認めざるを得ない。^{viii}

Après avoir écrit cela, je ne peux pas ne pas reconnaître, même si je le regrette, que les officiers et les réservistes de notre Mindoro n'étaient pas seulement inférieurs comme soldats : comme hommes non plus, ce n'étaient pas des êtres dignes d'un amour excessif.

En deux lignes, Ôoka n'utilise pas moins de trois tournures négatives à usage rhétorique. La

proposition principale repose sur une double négation, c'est-à-dire sur un procédé qui sert à affirmer avec emphase : « ne pas pouvoir ne pas reconnaître » 認めざるを得ない signifie tout simplement « reconnaître », mais l'exprime sur un ton différent, plus solennel. La proposition subordonnée est quant à elle rythmée par le doublet « pas seulement / non plus » ばかりでなく / も, qui met en relief le deuxième terme, l'infériorité des camarades « comme hommes ». La dernière négation permet la formation d'une litote. « Ne pas être digne d'un amour excessif » 甚だ愛すべき存在でなかった, c'est en fait mériter l'indifférence, le mépris ou l'hostilité. Avec une malice perceptible, Ôoka dit donc le moins pour suggérer le plus. Un tel déploiement de tournures négatives à valeur emphatique, dans une phrase assez courte, montre que la virtuosité rhétorique d'Ôoka soutient la comparaison avec celle de Montesquieu.

D'une façon moins spectaculaire sans doute, mais tout aussi proche de celle de son modèle, Ôoka se sert aussi des négations pour établir entre deux choses un contraste censé mettre en relief l'une ou l'autre. Dans *Kutsu no hanashi*, après avoir résumé le fameux épisode des bottes de Kemmerich, dans *A l'ouest rien de nouveau*, il évoque les chaussures qu'il avait prises à un camarade :

しかしその靴はケンムリッヒの長靴のように立派な飛行士用のものでもなく、それが私の所有に移ったのは、ケンムリッヒの場合のような悲愴な遺贈によるものでもなかった。(…)

それはサイパンの玉砕頃から、前線行きの兵士に渡り出したゴム底鮫皮の軍靴であった。^{ix}

Pourtant ces chaussures n'étaient pas, comme les bottes de Kemmerich, des produits de luxe à usage des pilotes, et si elles étaient passées en ma possession, ce n'était pas non plus comme dans le cas de Kemmerich, à la faveur d'un legs pathétique. (…)

C'étaient les bottes de soldat à semelles de gomme et peau de requin que, depuis la défaite de Saipan environ, on fournissait aux hommes en partance pour le front.

Les deux négations de la première phrase ont une double fonction rhétorique. Elles sont tout d'abord censées piquer la curiosité en retardant la révélation finale. Ôoka dit ce que ne sont pas les chaussures pour ne pas dire immédiatement ce qu'elles sont. En ménageant ainsi le *suspense*, il accroît l'intérêt du lecteur pour l'explication qu'il finit par donner et lui donne beaucoup plus de poids. En deuxième lieu, la réalité des mauvais brodequins japonais se trouve en quelque sorte renforcée par le contraste qu'ils forment avec les belles bottes de Kemmerich : la semelle de gomme et la peau de requin, mises en regard du luxe des bottes de pilote, finissent par sembler ridicules. Quelques lignes plus bas, Ôoka emploie de nouveau le même procédé, avec le même effet, pour évoquer les vols de chaussures entre soldats :

もっとも盗難の対象は我々が現に穿いている (...) ぼろ靴ではない。 (...) 倉庫が解放され、予備の靴が持ち去るに任せられた。 (...) 覗かれたのはその靴である。^x

Cependant les objets des vols n'étaient pas les chaussures en lambeaux (...) que nous portions effectivement. (...) Les entrepôts avaient été ouverts, les chaussures de réserve abandonnées au pillage. (...) Voilà quelles étaient les chaussures convoitées.

La mise en valeur d'une affirmation par une négation qui la précède, et plus largement l'usage emphatique de la négation, font ainsi partie de l'arsenal rhétorique d'Ôoka : de ce point de vue au moins, sa filiation avec Montesquieu paraît établie.

2) Oppositions et concessions

Tout autant que des négations, Montesquieu use des oppositions et des concessions, surtout avec la conjonction « mais ». Elle lui sert très souvent à mettre en évidence les différences qu'il y a entre deux choses, par exemple dans son chapitre sur le suicide :

Nous ne voyons point dans l'histoire que les Romains se fissent mourir sans sujet ; mais les Anglois se tuent sans qu'on puisse imaginer aucune raison qui les y détermine (...) Cette action, chez les Romains, étoit l'effet de l'éducation (...) chez les Anglois, elle est l'effet d'une maladie (...)

Il est clair que les lois civiles de quelques pays ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même ; mais, en Angleterre, on ne peut pas plus le punir qu'on ne punit les effets de la démence.^{xi}

Dans les phrases précédentes, Montesquieu utilise la conjonction « mais » de la même façon qu'il employait la négation dans son développement sur les lois politiques de l'antiquité. Grâce à elle, il fait ressortir la différence qui sépare les suicides des Romains de ceux des Anglais. La première phrase du chapitre combine d'ailleurs l'emploi de « mais » et celui de la négation pour renforcer encore l'opposition. La fonction de « mais » n'est donc pas ici d'introduire une concession dans un raisonnement : elle est d'établir une comparaison. Dans la deuxième phrase, Montesquieu supprime la conjonction et marque la différence entre Rome et l'Angleterre par une simple asyndète : « chez les Romains / chez les Anglois ». Avec ou sans « mais », l'opposition s'impose avec force au lecteur. Elle met en lumière un aspect essentiel de la logique de Montesquieu. Son chapitre sur le suicide fait en effet partie d'un développement sur le climat et ses effets : à l'en croire, « l'homicide de soi-même » en

Angleterre est une espèce de « maladie » ou de « démence » due au climat du pays. En toute rigueur, le sujet du chapitre est donc seulement le suicide en Angleterre, puisqu'à Rome il n'a rien à voir avec le climat mais avec « l'éducation ». Pourtant, tout au long du chapitre, Montesquieu compare l'un et l'autre pays, comme s'il ne pouvait expliquer la singularité du cas anglais qu'en montrant sa différence avec le cas romain. D'une manière générale, l'opposition semble être un pilier de la logique de l'*Esprit des lois* : très souvent, pour parler d'une chose, Montesquieu l'oppose à une autre.

Cela dit, il introduit aussi dans ses raisonnements de nombreuses concessions. Ainsi, quand il traite de la liberté, il écrit ceci :

La liberté politique ne se trouve que dans les gouvernements modérés. Mais elle n'est pas toujours dans les Etats modérés ; elle n'y est que lorsqu'on n'abuse pas du pouvoir ; mais c'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser...^{xii}

Le raisonnement se développe suivant une alternance de restrictions marquées par « ne...que » et de concessions marquées par « mais ». Contrairement à l'exemple précédent, Montesquieu n'oppose pas deux choses : il suit le fil d'une idée en lui faisant en quelque sorte subir des inflexions successives. Cette logique concessive est très différente de la logique de causalité, qui déroule le fil des causes et des effets et progresse ainsi de résultat en résultat. Les concessions successives semblent en effet faire régresser plutôt que progresser le raisonnement : en l'occurrence, du principe que seuls les « gouvernements modérés » permettent la liberté, Montesquieu ramène à la constatation que dans la plupart des cas, même eux ne la permettent pas.

Il s'agit maintenant de déterminer si ces deux caractéristiques majeures de la logique de Montesquieu, l'opposition d'une part et la logique à rebours de la concession d'autre part, jouent un rôle significatif chez Ôoka.

Il semble que la première, telle qu'elle est pratiquée par Montesquieu tout au moins, n'ait qu'une importance réduite pour l'écrivain japonais. Dans *Senyū* et *Kutsu no hanashi*, seul le passage suivant rappelle les oppositions systématiques qui structurent maints chapitres de l'*Esprit des lois* :

我々の中隊は三分の二が昭和七、八年徴集の中年の補充兵、残りが十八年徴集の二十二歳のやはり補充兵であった。若い兵士は多く忠実で勤勉で怠惰な中年の兵士より「おおむね良好」であったが、中に混っていた怠け者は中年の怠け者より始末が悪かった。^{xiii}

Notre compagnie se composait pour les deux tiers de réservistes d'âge moyen des classes 1932 et 1933, et pour le reste de réservistes, encore, de 22 ans, de la classe 1943. Les jeunes soldats

étaient pour la plupart dévoués, sérieux et dans l'ensemble meilleurs que les paresseux soldats d'âge moyen, mais les fainéants qui se trouvaient mêlés à eux étaient bien pires que les fainéants d'âge moyen.

Cette opposition entre jeunes soldats et soldats d'âge moyen peut certes faire penser, par exemple, à celle qui est établie dans *l'Esprit des lois* entre les suicides à Rome et en Angleterre. Cependant, alors que Montesquieu utilise dans son développement la conjonction « mais », Ôoka se passe ici de ce genre de lien logique : il préfère employer le terme de comparaison *yori* pour montrer la différence entre les deux groupes de conscrits. La seconde phrase est certes divisée en deux propositions reliées par la particule *ga*, mais elle ne sert pas à opposer jeunes et vieux. Son sens est ici concessif : Ôoka nuance le jugement qu'il vient de porter sur les jeunes, en reconnaissant que parmi eux aussi se trouvaient des « fainéants ».

C'est que dans l'ensemble, Ôoka préfère manifestement la logique concessive à celle de l'opposition : les développements qui progressent par concessions successives sont très nombreux chez lui. Ainsi, dans *Senyû*, il fait le portrait des camarades de régiment qu'il a retrouvés dans son camp de prisonniers. Or, presque tous ces portraits se composent d'un enchaînement de concessions. Il en va par exemple ainsi pour celui du sergent Kurokawa, qui s'était apparemment taillé une petite célébrité dans sa compagnie en appelant à tuer et manger les Philippins. Ôoka se rappelle qu'il était détesté des autres sous-officiers parce qu'il n'était pas aussi malhonnête qu'eux :

私はそのため幾分彼に同情していたといってもよい。

しかしこの人肉食いの提唱の事実を知って以来、私は彼を見るのがいやになった。人肉食いは人類創造以来 (...) 飽食した我々には、何もいう権利のない事例を残している。しかし私が黒川軍曹に嫌悪を感じたのは、他に冗談だと思ふ者がいたほど切迫していなかった事態において、彼だけそれをいい出したことにある。^{xiv}

A cause de cela, j'éprouvais sans doute dans une certaine mesure de la compassion pour lui.

Pourtant quand je sus la vérité sur cet appel à l'anthropophagie, il me devint pénible de le regarder. L'anthropophagie, depuis la naissance de l'humanité (...) offre des exemples qui ne nous donnent le droit de rien dire, à nous qui avons le ventre plein. Pourtant si je ressens du dégoût pour le sergent Kurokawa, c'est que dans une situation qui n'avait rien de pressant, au point que par ailleurs il y eut des gens pour croire à une plaisanterie, il fut le seul à proférer cela.

Ôoka en vient ensuite à évoquer un autre aspect de la personnalité du sergent, son « irrésolution »

優柔不断 chronique, puis il ajoute ce qui suit :

こういうあまり軍人らしからぬ不決断がある一方、彼は甚だ癩癩持ちでよく部下を殴った。

(...)

しかし彼は我々が米軍の艦砲射撃を受けてサンホセを退去する時、中隊長よりも沈着を示したのを私は知っている。^{xv}

Bien qu'il ait fait preuve de cette indécision bien peu militaire, il était très irascible et frappait beaucoup ses subordonnés. (...)

Pourtant lorsque sous le feu des navires américains nous quittâmes San José, je sais qu'il fit preuve d'un plus grand calme que le commandant de compagnie.

Puis Ôoka raconte comment Kurokawa s'est moqué des larmes qu'il a versées en envoyant son dernier message radio, lors de l'attaque américaine, et lui reproche sa dureté :

私はただ部隊の通信手段の安全を考えて身を引いたのだ。

それにも拘らず、私の涙に関する彼の判断は、この瞬間における私の心理的真相を突いていた。

(...)

以来私は彼を多少尊敬の眼をもって見たが、彼の人肉食い提唱の話を聞いて二度驚いた。しかし前に書いたように...^{xvi}

Je faisais simplement de mon mieux, attentif à la sécurité des moyens de transmission de l'unité.

Malgré tout, son jugement sur mes larmes avait pénétré ma réalité psychologique du moment.

(...)

Par la suite je portai sur lui un regard plus ou moins respectueux, mais en entendant l'histoire de son appel à l'anthropophagie, je fus de nouveau stupéfait. Pourtant comme je l'ai déjà écrit...

A ce point du récit, Ôoka revient à la discussion sur le cannibalisme, en continuant à procéder par concessions successives. Cette logique rend le portrait de Kurokawa tout à fait contradictoire. Au gré des incessants changements de point de vue marqués par *shikashi*, *ga* ou *nimokakawarazu*, le lecteur voit défiler sous ses yeux les différentes facettes d'un personnage fuyant, tour à tour honnête ou inhumain, faible ou brutal, agité ou maître de lui, insensible ou pénétrant. En même temps varie le jugement porté sur lui par le narrateur, qui passe tantôt de la compassion au dégoût, tantôt de l'hostilité au respect.

Ce portrait atteste l'importance de la logique *concessive* chez Ôoka, qui de ce point de vue aussi semble bien être le digne héritier de Montesquieu.

3) Retournements paradoxaux et ironiques

Montesquieu est aussi un maître du paradoxe et de l'ironie.

Tout d'abord, l'*Esprit des lois* abonde en formules paradoxales, qui paraissent violer le principe de contradiction. Ainsi, le roi des temps héroïques grecs « avoit trop de pouvoir, et il n'en avoit pas assez »^{xvii}; et dans la Rome des origines, « le peuple, pour établir la démocratie, choqua les règles mêmes de la démocratie »^{xviii}. Ou bien, s'il ne va directement contre les règles de la logique, Montesquieu heurte du moins les opinions reçues. A propos du système politique anglais, donné en modèle à tous les pays civilisés, il écrit de façon provocante que « ce beau système a été trouvé dans les bois »^{xix}, et prétend qu'il est tiré de celui des Germains primitifs que décrit Tacite : l'étape la plus avancée du progrès refléterait donc le stade primaire de la barbarie. De même, il s'en prend aux historiens qui « ont voulu faire un roman »^{xx} de l'histoire d'Alexandre et l'ont transformée en folle aventure. D'après lui, bien au contraire, « le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé » : ce que tout le monde considère comme une entreprise démesurée aurait donc été un projet tout à fait raisonnable.

Le philosophe possède en outre le goût de l'ironie. Il aime ainsi présenter les choses comme le résultat d'une ironie du sort bien particulière. Dans le chapitre qui traite « du caractère des Espagnols et de celui des Chinois »^{xxi}, la célèbre « bonne foi des Espagnols », cette « qualité admirable », apparaît comme la cause de leur ruine : « jointe à la paresse », elle « forme un mélange dont les effets sont pernicieux : les peuples de l'Europe font, sous leurs yeux, tout le commerce de leur monarchie ». Inversement, les Chinois ont un exécrationnel défaut, « un désir si excessif du gain, qu'aucune nation commerçante ne peut se fier à eux ». C'est pourtant le secret de leur réussite, car « cette infidélité reconnue leur a conservé le commerce du Japon ; aucun négociant d'Europe n'a osé entreprendre de le faire sous leur nom ». Le mouvement du chapitre est donc celui d'un double renversement ironique : les Espagnols sont perdus par une grande qualité, les Chinois sauvés par un gros défaut.

Montesquieu ne se contente cependant pas de formuler ses explications de manière à faire surgir l'ironie du sort. Il a aussi une prédilection pour une autre forme d'ironie, celle du sarcasme. Cette prédilection se manifeste avec éclat dans son fameux chapitre sur « l'esclavage des nègres »^{xxii}, où il montre le caractère scandaleux de cette pratique en faisant mine d'adopter le point de vue d'un esclavagiste : l'ironie consiste à retourner la thèse adverse en exposant son inanité. Pour cela, Montesquieu pratique bien sûr la forme canonique de l'ironie, c'est-à-dire l'antiphrase. Par exemple, quand il écrit qu'« on ne peut se mettre dans l'idée que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une

âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir », il veut faire comprendre le contraire : on peut, ou l'on doit, se mettre dans l'idée que Dieu a doté les noirs d'une âme. Ce n'est pourtant pas la seule forme à laquelle Montesquieu ait recours. En écrivant ainsi que « le sucre serait trop cher, si l'on ne faisoit travailler la plante qui le produit par des esclaves », il ne fait pas d'antiphrase mais pratique la dérision. Dans son esprit, la proposition est sans doute vraie, mais il y a une telle disproportion entre le prix d'une marchandise et la liberté d'un homme qu'invoquer l'un pour justifier la suppression de l'autre est d'un cynisme révoltant et dérisoire à la fois.

A la lecture des récits d'Ôoka, il semble bien que lui aussi ait du goût pour le paradoxe et l'ironie.

Dans *Kutsu no hanashi*, voici ce qu'il écrit à propos d'un camarade très robuste :

全体として彼の顔は警察官らしい堅実冷酷な不断の注意力と、強い肉体的エネルギーの結合を示していた。その彼が山でマラリヤで死んだ最初の兵隊の中に入っていたのであるから、病気というものはどうにもならないものである。^{xxiii}

Dans l'ensemble son visage montrait un mélange de force d'attention soutenue, sûre et froide, bien digne d'un policier, et de forte énergie physique. Et c'est un tel homme qui fit partie des premiers soldats à mourir de la malaria dans la montagne : il n'y a vraiment rien à faire contre la maladie.

Ôoka met ici en évidence le paradoxe qui a voulu que l'un des hommes à la plus grande force physique ait été aussi l'un de ceux à opposer le moins de résistance à la maladie. Cette absurdité logique aboutit à un simple constat résigné, à un lieu commun sur la maladie. En l'occurrence, Ôoka n'utilise donc pas le paradoxe comme le faisait Montesquieu. Chez ce dernier, l'absurdité logique n'est qu'apparente, et sa résolution permet souvent de se débarrasser d'un lieu commun pour comprendre quelque chose de nouveau : le rapport établi entre Germains et Anglais conduit à penser que les premiers n'étaient sans doute pas aussi primitifs qu'on le disait. Ôoka, lui, en reste à l'expression de son incrédulité.

Il lui arrive aussi cependant, comme à Montesquieu, d'attaquer de front une idée reçue. Dans *Senyû*, on trouve par exemple la phrase suivante :

旧日本軍はその様々な封建的悪弊が兵士に忍苦を強いたから悪いのではなく、悪弊の結果負けたから悪いのである。^{xxiv}

L'armée japonaise n'est pas mauvaise pour avoir imposé des souffrances aux soldats par ses abus féodaux, elle est mauvaise pour avoir perdu à cause de ces abus.

Ôoka reprend ici à son compte le discours sur les aspects « féodaux » de l'armée japonaise, très répandu après la guerre^{xxv}. Mais il le détourne de son interprétation habituelle et s'en sert pour tenir des propos provocants qui la contredisent : peu important les maux subis par les soldats, sur lesquels il était de bon ton de s'apitoyer à l'époque, la guerre est une question de victoire ou de défaite. Ce faisant, Ôoka remet en cause le point de vue sentimental adopté sur la guerre à son époque, pour rappeler l'importance d'une réflexion d'ordre politique.

Cependant, plus que le paradoxe, Ôoka manie l'ironie. Tout comme Montesquieu, il se montre sensible à l'ironie du sort, et s'efforce souvent de présenter les choses de manière à la faire apparaître. C'est très net dans *Kutsu no hanashi*. Au début, après avoir résumé l'histoire des chaussures de Kemmerich, il ajoute ceci :

輸送船の退屈の中で、この話を私に思い出させてくれたのは、松本という僚友であったが、半年の後、死んだ彼の靴を私が穿くことになったのは何かの因縁というほかはない。^{xxvi}

Dans l'ennui du bateau, celui qui me rappela cette histoire était un camarade appelé Matsumoto, et si au bout de six mois, j'ai fini par porter ses chaussures après sa mort, il faut bien dire que c'était d'une certaine façon prédestiné.

L'ironie du sort est donc mise en évidence dès que le récit commence : l'homme bien portant qui raconte tranquillement l'histoire du malheureux Kemmerich va se retrouver sous peu dans la même situation lamentable que lui. Quant à son auditeur, il devient lui aussi victime d'un triste revers de fortune. Après avoir pris les chaussures de son camarade mort, Ôoka tombe en effet malade à son tour, et devient la proie de l'inquiétude : « c'est ma prise de guerre qui, cette fois, était convoitée par les autres » 私の戦利品が今度は人に狙われているのである^{xxvii}. Finalement, un dernier renversement se produit. Ôoka a été fait prisonnier, et alors qu'il avait tant lutté pour ses chaussures, il se dépêche de s'en débarrasser dès que les Américains lui en proposent de meilleures : « la nuit, j'allai enterrer les chaussures à peau de requin dans un coin du camp » 夜、鯨皮の靴を敷地の隅へ埋めて来た^{xxviii}. Du début à la fin, le récit semble donc obéir à une logique du retournement qui révèle l'ironie du sort.

Quant à *Senyû*, il est plutôt structuré par une vaste antiphrase. Sa conclusion indique en effet que son titre doit être compris ironiquement. En intitulant ainsi son récit, Ôoka indique quel en est le sujet. Conformément au titre, il fait ensuite défiler sous les yeux du lecteur les figures de ses anciens camarades. Après avoir révélé de la sorte toute une série de mesquineries et de tares à faire rougir, il conclut sans appel par ces mots :

我我は悉く十九年初三カ月の教育を経て前線に送られた所謂「おっさん部隊」であり、まず兵士とはいえなかった。米軍がレイテの次に上陸したこの島で我々の辿った運命は惨めであつたけれど、それは戦闘とはいえなかった。それは我々の市民的エゴイズムを粉碎するに到らなかった。我々は戦友ではなかった。^{xxix}

Nous formions tous ce qu'on appelait « l'unité des tontons », envoyée au front après trois mois d'instruction début 1944, et pour commencer nous n'étions pas des soldats. Le sort que nous avons connu sur cette île où l'armée américaine a débarqué après Leyte était déplorable, mais cela ne peut être appelé un combat. Cela n'a pas été suffisant pour briser notre égoïsme bourgeois. Nous n'étions pas des compagnons d'armes.

Les quatre dénégations de ce paragraphe rendent explicite toute l'ironie contenue dans le titre du récit. On peut aussi les mettre en relation avec les pointes sarcastiques dont Ôoka émaille par ailleurs *Kutsu no hanashi*, par exemple le paradoxe selon lequel dans l'armée japonaise, « en cas de vol, c'est le volé qui est en tort » 盗られるのは盗られる方が悪い^{xxx}, ou le constat que, si les prisonniers japonais qui espèrent un retour en force de leur armée font des réserves cachées de nourriture, c'est qu'ils savent d'expérience que, « même si l'armée japonaise vient, les provisions seront sûrement insuffisantes » 友軍が来ても糧秣は足りないだろう^{xxxi}. Ôoka pose en effet un même regard ironique sur les individus et sur l'institution dans son ensemble.

Conclusion

En fin de compte, Ôoka semble mettre en œuvre la même forme de style rationnel que Montesquieu, une forme qui repose en grande partie sur la négation, l'opposition ou la concession, le retournement paradoxal ou ironique. Ce choix fait l'originalité des deux écrivains : ils paraissent en effet se soustraire dans une large mesure à l'empire des relations de cause à effet, qui s'étend sur le monde de la philosophie comme sur celui du roman.

L'usage qu'Ôoka et Montesquieu font de cette forme identique n'est cependant pas tout à fait le même. Il est en effet très clair que le Français utilise la négation pour mettre en valeur une affirmation, concède pour mieux imposer son point de vue, fait vaciller les certitudes par le paradoxe ou l'ironie pour établir d'autres certitudes. Ôoka, qui ne prétend pas écrire un traité, donne souvent une impression très différente. Dans les portraits qu'il fait, la succession des négations et des concessions n'aboutit pas à une image claire et nette, mais indécise. Son ironie est destructrice, mais ne permet pas de remplacer la certitude détruite par une autre : si ces hommes n'étaient pas des compagnons d'armes,

qui étaient-ils ? Ôoka laisse ouverte la question. Montesquieu voulait apporter des réponses à son lecteur. Ôoka préfère en général lui montrer la réalité dans sa complexité ou ses incertitudes, et le laisser libre de répondre aux questions qu'il lui soumet : alors que son modèle fait de la logique négative un outil rhétorique de persuasion, il s'en sert pour exprimer les contradictions fondamentales de l'esprit.

Notes

ⁱ « Gaikokubungaku hôrôki » 外国文学放浪記 (Voyage à travers la littérature étrangère), dans *Ôoka Shôhei zenshû* 大岡昇平全集 (Œuvres complètes d'Ôoka Shôhei), Chikuma Shobô 筑摩書房, tome 14, 1996, p. 136. Toutes les références aux œuvres d'Ôoka seront tirées de ces œuvres complètes, parues entre 1994 et 1996. Elles seront désignées par les initiales OC.

ⁱⁱ *Ibid.*, p. 137.

ⁱⁱⁱ *De l'esprit des lois* sera désigné dans les notes par le sigle EL. Toutes les références à cet ouvrage seront tirées du tome 2 des *Oeuvres complètes* de Montesquieu, « Bibliothèque de la Pléiade », Editions Gallimard, 1951.

^{iv} « Ôoka Shôhei. Hito to bungaku » 大岡昇平・人と文学 (Ôoka Shôhei : l'homme et sa littérature), dans *Chôyaku to shinjun* 跳躍と浸潤 (Le Saut et l'infiltration), Miraisha 未来社, 1996, p. 114.

^v *Gaikokubungaku hôrôki* a été publié en 1952, *Senyû* en 1949 et *Kutsu no hanashi* en 1948. Ces deux récits sont aujourd'hui réunis dans le tome 2 des OC, p. 143-160 pour le premier et 347-354 pour le second. Ils seront désignés dans les notes par les initiales S et K.

^{vi} EL, p. 407.

^{vii} EL, p. 408.

^{viii} S, p. 147.

^{ix} K, p. 348.

^x K, p. 349.

^{xi} EL, p. 485-486.

^{xii} EL, p. 395.

^{xiii} S, p. 145.

^{xiv} S, p. 152.

^{xv} S, p. 153.

^{xvi} S, p. 154.

^{xvii} EL, p. 411.

^{xviii} EL, p. 419.

^{xi} EL, p. 407.

^{xx} EL, p. 388.

^{xxi} EL, p. 562.

^{xxii} EL, p. 494.

^{xxiii} K, p. 349.

^{xxiv} S, p. 145.

^{xxv} A ce propos, on pourra se reporter à Maruyama Masao 丸山眞男, *Gendaiseiji no shisō to kōdō* 現代政治の思想と行動 (Pensée et mouvement de la politique contemporaine), Miraisha 未来社, 1964.

^{xxvi} K, p. 348.

^{xxvii} K, p. 351.

^{xxviii} K, p. 353.

^{xxix} S, p. 160.

^{xxx} K, p. 351.

^{xxxi} K, p. 353.